

Admission au Collège universitaire session 2017

Copie épreuve de Littérature et philosophie (Coefficient 2)

Commentaire de texte : Simone WEIL (1909-1943), Ne recommençons pas la guerre de Troie, 1937.

« La fin justifie les moyens » affirme l'adage populaire. Que deviennent cependant les moyens lorsque toute finalité leur est ôtée ? C'est la question à laquelle répond ce texte de Simone Weil, philosophe française du XX^{ème} siècle, extrait de *Ne recommençons pas la Guerre de Troie* et paru en 1937, en s'intéressant aux moyens matériels censés mener à des fins : la technique. Elle y affirme que la technique ne doit être dépourvue de fin, car dans ce cas, le pire peut toujours advenir. Afin de voir en quelle mesure ce texte témoigne d'une véritable mise en garde face au danger d'une technique sans objectif, nous verrons dans un premier temps que la philosophe assiste à un renversement paradoxal du rôle de la technique (passant d'outil profitable à danger potentiel), puis le grand risque qu'elle voit en l'absence de fin à la technique : que la destruction devienne sa seule finalité. Enfin, nous verrons ce dernier paradoxe qu'elle soulève : la confiance aveugle que semblent avoir les Hommes face à cette technique sans but.

Premièrement, Simone Weil affirme que la technique, bien qu'ayant conféré aux Hommes une certaine « sécurité relative » (I.1) sur la nature, s'est récemment inversé en danger, par son utilisation dans les conflits humains. Elle expose ici une thèse largement répandue dans l'opinion populaire, et philosophique : la technique sert à dominer la nature. En effet, il est dit dans la Genèse que l'Homme est sur Terre pour « faire croître et cultiver » la nature, mais également chez le philosophe de la modernité René Descartes que l'Homme doit se rendre comme « maître et possesseur de la nature ». La technique sert donc à se sécuriser, à faire face à la nature, mais elle sert. Ce qu'observe la philosophe, c'est que cette utilité a récemment (elle emploie en effet ces termes : « Nous vivons à une époque où, ce qui indique que ce changement, s'il n'est en train de s'opérer, s'est opéré dans un passé proche ») laissé la place à un danger imminent pour l'espèce Humaine : la destruction matérielle (« ruines ») et la mort (« massacres ») perpétrés par la technique envers les « groupements humains » (I.3), par le biais de conflits. En effet, au début du XX^{ème} siècle, la menace technique est bien présente et s'est déjà exprimée lors de la Première Guerre Mondiale par exemple : l'essor des armes chimiques (par le scientifique Frits Haber notamment), de l'artillerie lourde (les Pariser Kanonen allemands), mais également les débuts des bombardements (dont les essais furent effectués en 1915 dans le Sahara). De plus, et ce texte en est d'autant plus étonnant, ruines et massacres seront à leur apogée à partir de deux ans suivant sa parution, et jusqu'en 1945, par notamment l'action du régime nazi qui, en 1937, s'arme massivement.

Nous pouvons cependant mettre en perspective ce texte par deux considérations. La première est celle exposée par Milan Kundera dans *L'Insoutenable légèreté de l'être*, et qui affirme que l'Homme

en tant que « maître et possesseur de la nature », n'est que dans un rôle qu'il se donne et que, par nature, il n'est voué à aucune domination envers celle-ci. La seconde de ces considérations est celle, plus cynique, que la guerre, les conflits perpétrés grâce à une technique sans fin, peut mener à un véritable progrès dans cette technique, maintenant finalisé. C'est ce qui se produisit durant la Première Guerre Mondiale, les nombreuses « gueules cassées » ayant permis un essor considérable de la connaissance et des pratiques chirurgicales.

Dans la seconde partie de son texte, de la ligne 4 à 19, Simone Weil explique (dans le sens « rattacher un effet à sa cause ») le phénomène de destruction des conflits, si ce n'est historique « de [son] époque », conflits que le théoricien Carl Von Clausewitz avait déjà décrit comme « Absoluten Krieg » et ayant pour seules caractéristiques « l'emploi de toutes les ressources (donc moyens) d'un Etat » dans une « radicalisation du rapport de forces dans une volonté de destruction ». C'est ce qu'appelle Mme Weil des conflits « [sans] objectifs définissables », si ce n'est la destruction, ainsi, « l'importance de la bataille se mesure [...] aux sacrifices qu'elle exige ». Or, cette bataille est aux yeux de l'intellectuelle quasiment interminable, ou alors trouve sa fin dans l'annihilation stricto sensu de l'ennemi. En effet, en comparaison aux batailles, aux conflits précédents, qui étaient « ciblés » (conquérir, reprendre un territoire, réduire la puissance économique de l'adversaire), les deux conflits mondiaux n'ont eu pour motif que la vengeance des Allemands contre le Traité de Versailles et ses ratificateurs par exemple. Or, dans une volonté de destruction les moyens habituels (tuer des soldats pour parvenir à une victoire, à un accord), ne sont plus que la fin : on tue de plus en plus et toute idée de « compromis », d'accord, « n'est pas concevable ». Cette absence d'objectif définissable – littéralement dont on peut connaître les limites ou les bornes – amène donc une perte de sens de la guerre, la mort en devient fin et moyen, jusqu'à ce que « les forces humaines [finissent par] trouver leurs limites », cette frontière entre l'Humain et l'inhumain, entre l'Homme et l'animal, entre l'Homme et la machine.

C'est le fait d'avoir franchi cette dernière frontière qui fut la source de la condamnation mondiale, « de l'Humanité », de la barbarie nazie des Konzentrationslager, qui avaient mis en place une véritable industrie de la mort. Or, l'accusation de ce crime, n'était ni à destination du Zyklon B, ce gaz destiné à tuer les prisonniers des camps, ni de son inventeur ; « la matière inerte » et « la technique [qui l']a mis entre nos mains », mais bel et bien sur ceux qui eurent à répondre de son usage, littéralement les « responsables » exposés ligne 6.

L'absence d'objectif à la technique (ici militaire) mène donc à une pluralité de conséquences négatives pour la population : elle est libre d'être utilisée aux fins les plus dépourvues de sens : détruire, tuer et amène une guerre perpétuelle jusqu'à l'annihilation complète de l'ennemi. C'est cette indépendance de la technique (lorsqu'elle n'est rattachée à rien lui conférant une fin) qui mène, lorsqu'elle est instrumentalisée pour détruire, à une bataille sans objectif et sans fin (entendons ici le terme dans sa polysémie)

Nous pouvons cependant mettre ce texte en perspective en considérant la notion morale inhérente à chaque action. En effet, en philosophie morale, l'éthique – qu'Emmanuel Halais définit comme la recherche de la différence entre l'action appropriée et celle qui ne l'est pas – est possiblement de deux natures : conséquentialiste (on juge le bien agir en fonction de ce à quoi il mène) et déontologique (en la jugeant sur des valeurs morales préexistantes). Or, dans ces deux cas, l'emploi d'une technique destructrice semble proscrite – à moins, dans une optique conséquentialiste que la mort, la destruction puisse amener à un état de bien supérieur après. Effectivement, si détruire un peuple n'apporte rien, à quoi bon le faire ? De la même manière toute société étant fondée sur la

coexistence, une des règles morales primitives est « tu ne tueras point ». D'ailleurs, Levinas affirme que cette interdiction de tuer est présente dans la figure même de l'autre, dans son visage.

Enfin, Simone Weil affirme que ce paradoxe s'amplifie encore dans la réaction que les Hommes ont face à lui. En effet, elle explique qu'il « sort de l'analyse », et que la compréhension échappe aux hommes, même les plus cultivés. Elle explique ceci par une « fatalité », qui peut se traduire de trois manières. La première est une volonté (inconsciente ou non) de ne pas savoir, de ne pas prendre la mesure des conséquences de la technique, peut-être afin d'échapper à la prise de conscience morale (comme sus-exposée) de l'absurdité et du danger d'une telle considération « forcément neutre et indépendante » de la technique. La seconde possibilité est celle d'une habitude, qui s'inscrit dans la chronologie précédant 1914 et qui attribuait directement à la technique la notion de progrès, sans en voir les risques, cette naïveté devrait éventuellement aboutir à une prise de conscience. Enfin, cette fatalité est peut-être ignorante, ignorante du fait que la technique mise au service d'une volonté de destruction est un danger. Cette ignorance est battue en brèche par le livre lui-même : *Ne recommençons pas la guerre de Troie*, qui met en exergue que l'un des exemples les plus prégnants, « le plus parfait » est connu de tous, mais volontairement ou non, exempt de toute critique, analyse : La guerre de Troie. C'est en effet lors de ce conflit antique sans autre raison que la volonté de destruction se vit illustré par l'une des plus célèbres prouesses techniques, stratégiques, militaires : Le Cheval de Troie dans lequel se cachèrent toute une partie de l'armée athénienne, afin d'entrer au cœur de la forteresse qu'était alors Troie pour décimer sans foi ni loi toute la population. Ce conflit ne trouve sa source que dans la haine féroce que s'échangeaient les deux cités, grecque et perse respectivement. De plus, ce conflit, qui dura plusieurs mois, est un des plus violents et acharnés que les mémoires antiques nous rapportent, narrant la mort d'Achille, ou les nombreux cadavres de Troyens exposés pourrissant devant les portes de la cité, trainés dans la poussière. C'est cette haine, inscrite dans la durée et la destruction de l'être humain qui préoccupe, et inquiète Simone Weil, à la veille de la Seconde guerre mondiale et ses atrocités, dont elle sera le premier témoin, par son expérience dans les camps notamment. La philosophe délivre ici un fort message : un Homme « dit cultivé » n'en est un que lorsqu'il cherche à comprendre, littéralement à assembler les conséquences et les causes qui s'y rattachent, et donc ici à mesurer, à établir un rapport entre les fins et les moyens, ici plus spécifiquement de la technique.

Notons que l'on peut toutefois mettre en perspective ce point de vue, en invoquant ici le fait qu'une situation comprenant des causes communes avec une autre, n'aboutit pas sur les mêmes conséquences. En effet, Aristote énonce dans sa thèse dite des « futurs contingents » ce que veut démontrer Alain Finkielkraut dans son ouvrage *La seule exactitude* : deux situations à causes semblables ne sont pas deux situations à causes identiques, car rentrent en compte le contexte historique et social qui diffère, ou d'un évènement minime ayant une très forte répercussion – comme lorsque Maurice Merleau Ponty énonce la raison de l'emplacement d'une bataille par un vent de poussière ou un arbre.

En somme, nous pouvons dire que Simone Weil dans ce texte nous met en garde face à la dangerosité d'une technique indépendante de toute fin, par l'énonciation première d'un paradoxe du rôle de la technique qui passe d'utile à dangereuse, puis en expliquant que l'absence de but à la technique risque (et l'Histoire le montre) de mener à la considération de la destruction comme seul fin à cette technique. Enfin, elle nous montre l'inquiétante confiance (en réalité l'absence de véritable

compréhension) dont font preuve les Hommes face à une technique qui semble hors de contrôle, car dispensée de finalité.